

## ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

Prière du 11 novembre 2018

### TÉMOIGNAGES DE LA GRANDE GUERRE



◆ Extrait de la LETTRE D'ÉLISE BIDET À SON FRÈRE, LE POILU EDMOND MASSE, ET À SES PARENTS VIGNERONS DANS L'YONNE (in *Paroles de Poilus*, ed. *Librio*, 1998)

Mercredi 13 novembre 1918

Mon cher Edmond,

Enfin, c'est fini. On ne se bat plus ! On ne peut pas le croire, et pourtant c'est vrai ! C'est la victoire comme on ne l'espérait pas au mois de juin dernier, et même au 15 juillet ! Qui aurait osé espérer à cette époque une victoire aussi complète ! Et en si peu de temps, pas quatre mois, c'est merveilleux ! Je ne sais pas comment vous avez fêté l'armistice à Jussy. (...) Ici, à Paris, on l'a su à 11 heures par le canon et les cloches ; aussitôt tout le monde a eu congé partout ; aussitôt les rues étaient noires de monde. Toutes les fenêtres pavoisées, jamais je n'ai tant vu de drapeaux. (...) Tout le monde a sa cocarde... Tous les ateliers en bandes, hommes et femmes bras dessus bras dessous, drapeaux en tête, parcouraient en chantant les boulevards et les grandes avenues... Et les Américains juchés sur leurs camions n'ont pas cessé de parcourir la ville... Quelle ovation sur leur passage ! Et les quelques poilus en perm', quelle fête on leur faisait aussi ! (...) Et cette vie a duré lundi après-midi et mardi toute la journée. (...)

Tout cela, c'est bien beau et combien de cœurs en joie, mais aussi combien d'autres pleurent les leurs qui ne voient pas ce beau jour. Mais que leur chagrin aurait été encore plus grand si la mort des leurs n'eût servi à rien ! (...) Tu vois, maman, que j'avais raison quand je te disais d'espérer, que tu ne voulais pas croire que nous aurions le dessus. (...) J'avoue que j'ai désespéré bien des fois aussi en dernier ; nous avions eu tant de désillusions. Tout de même, quel honneur pour Foch et Clémenceau ! On les porte en triomphe et c'est mérité. Et toi, Jeanne, ta joie doit être grande aussi mais pas sans ombre. Tu dois avoir aussi gros au cœur de penser que tes deux frères ne verront pas un si beau jour, eux qui y ont si bien contribué ; mais qui sait s'ils ne le voient pas ! Je comprends la peine que tes parents doivent ressentir en pensant à vos chers disparus et surtout quand les autres rentreront. Il n'y a pas de joie sans douleur ; dis-leur bien que je prends d'autant part à leur peine que je la ressens moi-même. Maurice et moi avons tant prié et vous aussi sans doute qu'Edmond nous revienne sain et sauf ; nous avons été exaucés ; remercions Dieu. Quand rentre-t-il à Lyon et pour combien

de temps ? Quand sera-t-il libéré ? Les pourparlers de paix vont-ils durer longtemps ? Peut-être jusqu'au printemps ? Enfin, le principal, c'est qu'on ne se batte plus. (...) Sois heureuse, maman, ton fils te sera rendu ; tu seras récompensée de ses peines. Bien joyeux baisers de nous deux à tous les quatre.

◆ Extrait de la LETTRE DE CHARLES-RENÉ MENARD À SA FEMME (in *Paroles de Poilus*, ed. *Librio*, 1998)

Nantes, le 11 novembre 1918, Chefferie de Nantes

L'officier du Génie Menard à Madame sa femme

Ma chérie. Que n'ai-je été aujourd'hui près de toi, avec nos chers enfants ?

C'est dans un petit village breton, Saint-Vincent (près de Malestroit), que j'ai vu le visage de la France en joie. J'étais parti de Nantes à 9 heures. On y disait que l'armistice était signé. Mais depuis trois jours ce bruit courait sans cesse... et les cloches restaient muettes. 10 heures : Savenay est calme ; 10h30 : Pontchâteau est calme ; 11h30, Redon : une grande animation, mais c'est la foire, (...) Des drapeaux, mais pas de bruit : midi sonne, l'Angélus trois tintements triples, le branle, le branle de chaque jour. Il faut attendre...

La route de Malestroit... et nous voici dans un village. À droite la mairie, pavoisée, au fond l'église pavoisée, mais dans le halètement du moteur qui s'arrête... les cloches, les cloches à toute volée et, sortant de l'église, une troupe d'enfants : 60, peut-être 100 petits enfants de France, la classe 30 de Saint-Vincent, en Morbihan, drapeaux en tête, avec le curé en serre-file qui pousse et les excite, et des gens qui font des grands gestes. Vite hors de la voiture, et les hommes et les femmes qui sont les plus près se précipitent vers nous. Il n'est besoin d'aucune explication. (...)

Accolade au curé dont la main tremblante tient la dépêche jaune : « *L'armistice est signé. Les hostilités cessent aujourd'hui à 11 heures. Je compte sur vous pour faire sonner les cloches.* » Poignées de main au maire, M. de Piogé, à un autre notable (...) Nos alliés sont acclamés ; on crie : « Vive la France et vive l'Amérique ! Vive Foch, vive Joffre ! » On remercie Dieu et le poilu ; et le curé montre son grand drapeau du Sacré-Cœur qui flotte triomphant sur le parvis de son église. Chacun pense à ceux des siens dont le sacrifice a gagné cette heure. Les larmes coulent sans qu'on cherche à les cacher, mais les visages rient : le visage de la France est joyeux. Je voudrais voler vers toi, les enfants, ta mère et tous... Et je me réjouis, puisque je n'étais pas auprès de toi en ce moment unique, d'avoir au moins vécu cette heure dans un petit village breton,

simple, sincère, humble, plutôt que dans une ville en délire. Et maintenant, partout les cloches nous accompagnent...

◆ Extrait de l'ENCYCLIQUE DU PAPE BENOIT XV ordonnant des prières publiques pour la Conférence de la paix

Vénérables frères, salut et bénédiction apostolique. Ce que l'univers attendait anxieusement depuis si longtemps, ce que tous les peuples chrétiens demandaient en leurs prières et que Nous-même, interprète des communes douleurs, Nous cherchions ardemment avec la paternelle sollicitude que Nous avons pour tous, Nous l'avons vu se réaliser soudain, et les armes se sont enfin reposées. La paix n'a pas encore, sans doute, sous une forme solennelle, mis un terme à cette guerre très cruelle : cependant, l'armistice qui a interrompu partout, sur terre, sur mer, dans les airs, le carnage et les dévastations a ouvert heureusement la porte et les avenues à la paix. Pourquoi ce changement s'est-il subitement produit ? On en pourrait indiquer, à coup sûr, des causes variées et multiples. Mais si on en cherche la raison dernière et suprême, il faut que l'esprit s'élève enfin vers Celui duquel tout dépend, et qui, touché de miséricorde par l'instante supplication des bons, accorde au genre humain la libération d'angoisses et de deuils si prolongés. Aussi, de grandes actions de grâces doivent-elles être rendues à Dieu, et Nous Nous réjouissons d'avoir vu dans tout l'univers catholique de nombreuses et éclatantes manifestations de la piété publique. Il reste à obtenir maintenant de la bonté divine qu'elle mette en quelque sorte le comble à son bienfait, et qu'elle complète le don accordé au monde. *Ces jours-ci, en effet, doivent se réunir ceux qui, en vertu du mandat des peuples, doivent instituer dans le monde une paix juste et durable : jamais délibération plus importante ni plus difficile n'aura été confiée à une assemblée humaine.* Ils ont donc, au plus haut point, besoin de la lumière divine, afin de pouvoir mener leur tâche à bon terme. Le salut commun est, ici, hautement intéressé, et tous les catholiques qui, à raison même de leurs croyances, mettent à très haut prix le bien et la tranquillité humaine, ont à coup sûr le devoir d'obtenir, par leurs prières, à ces hommes éminents l'assistance de la sagesse divine. Nous voulons que tous les catholiques soient avertis de ce devoir. C'est pourquoi, afin que les réunions prochaines produisent ce grand don de Dieu, qui est la paix véritable, vous aurez soin, vénérables frères, en invoquant le Père des lumières, d'ordonner, sous la forme que vous préférerez, des prières publiques dans chacune des paroisses de vos diocèses. (...)

Donné à Rome, le 1<sup>er</sup> décembre de l'an 1918, de Notre pontificat le cinquième,

BENOIT XVI, pape

◆ Extrait de la LETTRE DE L'ABBÉ BOHAN AU CURÉ DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, PARIS (in *Bulletin de la paroisse Notre-Dame-des-Champs*, n° 1918/11/30)

Mon cher ami, deux mots à la hâte pour vous dire que je suis de cœur avec vous dans la joie de la victoire. (...) J'ai eu dimanche dernier une émotion bien vive et bien profonde... C'était l'avant-goût de la victoire. À 6h du matin, par un épais brouillard, je partais en auto dans une jolie petite bourgade du département des Ardennes pour célébrer la Sainte Messe. Elle devait être, comme chaque dimanche, à 8h pour que les officiers qui le désirent à l'État-major puissent y assister. (...) Quel étonnement j'éprouvais d'apercevoir... des civils à la figure souriante, malgré les privations et les mauvais traitements dont ils portent encore sur leur front les stigmates. Des civils ! Depuis 6 semaines, je n'en avais pas vu. Le bourg était évacué de la veille et notre général y était entré au milieu d'une véritable ovation. La messe de 8 heures était dite par un vénérable prêtre du diocèse de Reims, aumônier d'un asile de vieillards. (...) On me demande donc de dire la messe de 10h et quelle messe. Église archi-comble. Tous les civils et toutes les femmes y assistaient avec nos officiers et nos braves poilus. Tous de tout leur cœur chantèrent la grand-messe. Je ne crus pas pouvoir me dispenser de leur dire un mot.

« Je croirais manquer à mon devoir de prêtre et de français si je ne vous aidais pas, ce matin dans une courte exhortation, à rendre grâce au Seigneur pour que nos cœurs battant à l'unisson puissent faire monter vers Dieu, cause de notre joie, leurs remerciements et leur reconnaissance. Il était avec nous pendant cette longue guerre, le Bon Dieu, c'est-à-dire le Christ Rédempteur, il faut qu'aujourd'hui au jour de la délivrance nous soyons avec Lui – de tout cœur – malgré tout leur talent et toute leur vaillance nos généraux et nos soldats n'auraient pu gagner la victoire si Dieu n'avait pas été avec nous ! Remercions-le. Nous avons la victoire, c'est à Lui, auteur de tout, que nous la devons. (...)

Les braves gens qui m'écoutaient avaient des larmes aux yeux... De tout cœur ils ont prié les braves gens et chanté de tout leur cœur le *Te Deum* au son des cloches. La sortie de l'église fut une vraie ovation pour notre général dont ils embrassaient les mains pour lui témoigner ainsi leur reconnaissance et leur joie d'être redevenus Français. Belle journée, cher ami, *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* Ah ! c'est la paix. On ne peut y croire tant on est heureux. Prions ensemble pour nos morts qui nous l'ont gagnée cette paix et pour l'union de toutes les âmes françaises.

◆ Extrait de l'ALLOCUTION PRONONCÉE À NOTRE-DAME-DE-PARIS AU « TE DEUM » DE LA VICTOIRE PAR S.E. LE CARDINAL AMETTE, 17 novembre 1918

(...) Et nous avons voulu tout d'abord faire mémoire des martyrs de cette grande cause, des vaillants officiers et soldats qui, sur terre, sur mer ou dans les airs, ont donné leur vie pour la faire triompher. Toutes les voix qui se sont élevées en ces jours pour saluer ce triomphe ont évoqué leur souvenir et leur ont rendu hommage. Notre hommage à nous, croyants, le seul qui puisse leur être utile dans le monde de l'au-delà où ils sont entrés, c'est une prière. Nous demandons à Dieu de leur donner à tous sans retard, en récompense de leur sacrifice, la gloire et le bonheur de l'éternité. C'est là qu'il faut les voir, ô vous qui les pleurez. (...)

Cette victoire, quatre années durant, nos prières unanimes et persévérantes l'avaient implorée de Dieu. De tous les pays alliés, des supplications ardentes, publiques ou privées, montaient sans se lasser vers le ciel, confiantes dans la justice de notre cause. Le courage des combattants, les souffrances des blessés, le sacrifice des mourants, les larmes des épouses et des mères donnaient à ces supplications une puissance à laquelle ne résiste pas le cœur du Dieu infiniment bon. Et aujourd'hui nous sommes exaucés. Le triomphe est venu, plus rapide, plus éclatant, plus complet, que nous n'osions l'espérer. Oui, gloire et actions de grâces soient rendues à Dieu. Est-ce à dire qu'en glorifiant Dieu nous rabaissions le mérite de ceux qui ont gagné la guerre ? Est-ce à dire que nous méconnaissions le génie des chefs, l'héroïsme des soldats, la puissance des armements, les efforts surhumains des nations alliées ? N'est-ce pas au contraire décerner à l'homme un suprême honneur que de proclamer qu'il a eu Dieu pour coopérateur dans une grande œuvre ? Et ne sont-ils pas les premiers à rendre le même témoignage, nos grands généraux vainqueurs ? C'est la pensée souvent exprimée de cet illustre maréchal de France, auquel il a été donné d'achever l'œuvre de victoire et de libération et vers qui vont l'admiration et la gratitude du monde entier : « Quelle serait ma satisfaction, m'écrivait-il il y a trois jours, de me joindre à vous dimanche pour chanter un *Te Deum* d'actions de grâces dans notre vieille basilique nationale : ce *Te Deum*, je le chanterai de tout cœur là où m'appelleront mes fonctions, à Paris si elles m'y amènent, à l'église de mon quartier général dans le cas contraire, réunissant ainsi mes devoirs envers Dieu et envers la patrie. » (...)